

travailler à jeter les assises d'une nouvelle nation indépendante sur cette terre d'Amérique qui l'a vu naître et qui lui promet grandeur et fortune en retour d'un attachement plus exclusif, plus jaloux.

Ne terminons pas cette courte notice sans dire que M. Blake est un fort bel homme, grand et robuste, tête magnifique, front caré et bien fait pour contenir la pensée; il y a quelque chose de dédaigneux, de dur, mais en même temps de juvénile sur sa figure imberbe. Malheureusement il a les allures d'un quaker avec son immense chapeau de feutre rabattu sur les yeux et sa vieille redingote en forme de sac; s'il avait un portefeuille dans le nouveau cabinet, il le remettrait sans doute à M. Mackenzie plutôt que d'endosser l'habit de cour. Il paraît dans tous ses mouvements le plus nonchalant des hommes, comme il arrive parfois à ceux qui travaillent beaucoup. En Chambre, il a l'habitude de s'étendre ou se coucher sur son pupitre la tête enveloppée dans le fameux chapeau; on dirait qu'il s'ennuie ou qu'il est rompu par la fatigue; mais quand il parle, c'est un tout autre homme. Si je ne craignais de manquer de respect, je le comparerais à ces chiens courants qui sommeillent toujours au chenil et qui se lancent si bien en chasse lorsque le moment est venu.

M. Blake manque des qualités de l'homme du monde, il n'a pas ce qu'on appelle les talents de société. Il fuit les salons; la plaisanterie lui est inconnue, comme les distractions et les amusements. Lord Palmerston passait la nuit à danser ou à dîner en faisant des calembourgs, et se disait mieux disposé le lendemain à traiter les questions internationales; c'est aussi le genre de notre Sir John, mais ce n'est pas du tout celui de M. Blake. Il impose par son talent; il se fait plus de partisans que de chauds amis. Il étudie trop et ne cause pas assez.

OSCAR DUNN.

DERNIERE LETTRE DU COMTE DE CHAMBORD.

Le télégraphe a déjà donné une analyse de la lettre adressée par le comte de Chambord, à M. de Chesnelong; en voici le texte même. On sait que cette lettre a fait manquer les dernières négociations ayant pour but le rétablissement de la monarchie.

Le Roi ne dit rien de plus, rien de moins que ce qu'il a déjà dit: J'arriverai tout d'une pièce ou pas du tout, et lorsque je serai sur le trône, je ferai ce que mes écrits et mes sentiments bien connus font prévoir.

Le malentendu est venu de ce que les monarchistes du drapeau tricolore voulaient imposer, comme une condition avant la rentrée du Roi, certaines concessions que le comte de Chambord avait manifesté l'intention de faire après son avènement.

SALZBOURG, 27 octobre 1873.

J'ai conservé, monsieur, de votre visite à Salzbourg un si bon souvenir, j'ai conçu pour votre noble caractère une si noble estime, que je n'hésite pas à m'adresser loyalement à vous, comme vous êtes venu vous-même loyalement vers moi.

Vous m'avez entretenu, durant de longues heures, des destinées de notre chère et bien-aimée patrie, et je sais qu'au retour, vous avez prononcé, au milieu de vos collègues, des paroles qui vous vaudront mon éternelle reconnaissance. Je vous remercie d'avoir si bien compris les angoisses de mon âme, et de n'avoir rien caché de l'inébranlable fermeté de mes résolutions.

Aussi ne me suis-je point ému quand l'opinion publique, emporté par un courant que je déplore, a prétendu que je consentais enfin à devenir le roi légitime de la Révolution. J'avais pour gageant le témoignage d'un homme de cœur, et j'étais résolu à garder le silence, tant qu'on ne me forcerait pas à faire appel à votre loyauté.

Mais, puisque, malgré vos efforts, les malentendus s'accumulent, cherchant à rendre obscure ma politique à ciel ouvert, je dois toute la vérité à ce pays dont je puis être méconnu, mais qui rend hommage à ma sincérité, parce qu'il sait que je ne l'ai jamais trompé et que je ne le tromperai jamais.

On me demande aujourd'hui le sacrifice de mon honneur. Que puis-je répondre! Sinon que je ne rétracte rien, que je ne retranche rien de mes précédentes déclarations? Les prétentions de la veille me donnent la mesure des exigences du lendemain, et je ne puis consentir à inaugurer un règne réparateur et fort par un acte de faiblesse.

Il est de mode, vous le savez, d'opposer à la fermeté d'Henri V l'habileté d'Henri IV. Le violent amour que je porte à mes sujets, disoit-il souvent, me rend tout possible et honorable.

Je prétends, sur ce point, ne lui céder en rien, mais je voudrais bien savoir qu'elle leçon se fut attirée l'imprudent assez osé pour lui persuader de renier l'étendard d'Arques et d'Ivry.

Vous appartenez, monsieur, à la province qui l'a vu naître, et vous savez comme moi, d'avis qu'il eût promptement désarmé son intermédiaire, en lui disant avec sa verve béarnaise: Mon ami, prenez mon drapeau blanc, il vous conduira toujours au chemin de l'honneur et de la victoire.

On m'accuse de ne pas tenir en assez haute estime la valeur de nos soldats, et cela au moment où je m'aspire qu'à leur confier tout ce que j'ai de plus cher. On oubliera donc que l'honneur est le patrimoine commun de la Maison de Bourbon et de l'armée française, et que, sur ce terrain-là, on ne peut manquer de s'entendre!

Non, j'en méconnais aucune des gloires de ma Patrie, et Dieu seul, au fond de mon exil, a vu couler mes larmes de reconnaissance toutes les fois que, dans la bonne ou dans la mauvaise fortune, les enfants de la France se sont montrés dignes d'elle.

Mais nous avons ensemble une grande œuvre à accomplir. Je suis prêt, tout prêt à l'entreprendre quand on le voudra, dès demain, dès ce soir, dès ce moment. C'est pourquoi je veux rester tout entier ce que je suis. Amoindri aujourd'hui, je serais impuissant demain.

Il ne s'agit de rien moins que de reconstituer sur ses bases naturelles une société profondément troublée, d'assurer avec énergie le règne de la loi, de faire renaître la prospérité au dedans, de contracter au dehors des alliances durables, et surtout de ne pas craindre d'em, loyer la force au service de l'ordre et de la justice.

On parle de conditions; m'en a-t-il posé, ce jeune prince, dont j'ai ressenti avec tant de bonheur la loyale étreinte, et qui, n'écouter que son patriotisme, venait spontanément à moi, m'apportant au nom de tous les siens des assurances de paix, de dévouement et de réconciliation?

On veut des garanties; en a-t-on demandé à ce Bayard des temps modernes, dans cette nuit mémorable du 24 mai, où l'on imposait à sa modeste la glorieuse mission de calmer son pays par une de ces paroles d'honneur homme et de soldat qui rassurent les bons et font trembler les méchants?

Je n'ai pas, c'est vrai, porté comme lui l'épée de la France sur vingt champs de bataille, mais j'ai conservé intact, pendant quarante-trois ans, le dépôt sacré de nos traditions et de nos libertés. J'ai donc le droit de compter sur la même confiance, et je dois inspirer la même sécurité.

Ma personne n'est rien; mon principe est tout. La France verra la fin de ses épreuves quand elle verra la comprendre. Je suis le pilote nécessaire, le seul capable de conduire le navire au port, parce que j'ai mission et autorité pour cela.

Vous pouvez beaucoup, monsieur, pour dissiper les malentendus et arrêter les défaillances à l'heure de la lutte. Vos consolantes paroles, en quittant Salzbourg, sont sans cesse présentes à ma pensée; la France ne peut pas périr, car le Christ aime encore ses Francs, et lorsque Dieu a résolu de sauver un peuple, il veille à ce que sceptre de la Justice ne soit remis qu'en des mains assez fermes pour le porter.

HENRI.

FAITS DIVERS.

On télégraphie de Victoria, Colombie Anglaise:

Les journaux sont remplis de récits concernant la découverte de riches placers dans cette partie du pays que l'on désigne sous le nom de Cassiar County. Le steamer "Otter" qui est arrivé du nord, avait à bord huit à dix mille dollars de poudre d'or et un certain nombre de mineurs qui avaient été obligés de quitter les placers par suite du manque de provisions. Ils se proposent tous d'y retourner de bonne heure, le printemps prochain.

LA FEMME ENDORMIE.—Une jeune femme du nom de Susan Caroline Godsey, et mieux connue sous celui de "Beauté Dormante," vient de mourir chez sa mère dans le comté d'Ohio, Tennessee. Sa mort est arrivée le 27 d'octobre.

Voici ce qu'on lit à son sujet dans l'*Union*, de Nashville, du 4 Novembre:

Le cas de la Beauté Dormante a excité beaucoup d'intérêt et provoqué beaucoup de discussions et de recherches de la part des hommes de sciences. Cependant personne jusqu'ici n'a pu expliquer cette bizarrerie de la nature.

Caroline Godsey fut amenée à Nashville dans l'automne de 1867 pour être mise sous les soins du médecin; à vrai dire elle se trouvait entre les mains d'un agent qui avait en vue une spéculation.

Elle était accompagnée d'un frère et de quelques parents qui tous lui paraissaient très attachés. A Nashville tous logeaient à la maison du Major Bruce, sur la rue du marché, et la dormeuse étant constamment surveillée par Mme. Bruce qui lui portait beaucoup d'intérêt. Caroline Godsey demeura ainsi onze jours sous les soins de Mme. Bruce. Pendant son séjour en cet endroit la demeure fut visitée par beaucoup de monde et la malade eut tout le temps un ou deux médecins à ses côtés.

En s'éveillant à toute heure de la nuit et du jour elle restait éveillée pendant 7 ou 10 minutes. Chaque fois qu'elle se redormait, elle était prise de convulsions effrayantes et paraissait être en proie à de grandes souffrances. Une fois endormie, il n'était plus possible de la réveiller.

Elle causait gentiment et spirituellement lorsqu'elle était éveillée; de temps à autre elle se plaignait de quelque douleur en s'écriant: O ma tête! Elle demandait invariablement de l'eau alors et ne mangeait que fort peu.

Elle disait qu'elle ne se rappelait pas d'avoir jamais rêvé, et qu'elle était bien malheureuse de vivre affligée comme elle l'était. Elle était très sensible et paraissait très ennuyée d'être mise en exhibition.

C'était une jolie femme. Elle avait trente-un ans à sa mort. Elle dormait depuis vingt-quatre ans.

On lit dans le *Foyr Canadien* de Worcester:

Les manufactures de toutes sortes continuent à se fermer ou à ne marcher qu'avec un nombre restreint d'employés. Plus de 125 mille ouvriers sont actuellement sans ouvrage dans les seuls Etats de la Nouvelle-Angleterre. Dans les autres Etats la proportion est à peu près la même.

Nous constatons que la crise a pour effet de faire retourner un grand nombre de nos compatriotes au Canada.

Les travailleurs de Sorel, qui ont passé l'été à la Rivière Rouge ou aux Briqueries américaines, reviennent pour la plupart au foyer domestique. Un très petit nombre d'entre eux manque à l'appel mais leur retour ne se fera pas attendre.

Le 13 du courant, M. Joseph Dufresne, frère de M. A. Dufresne, employé au bureau de poste de Montréal, a été victime d'un fatal accident. Il chassait dans les environs de Pittsfield avec un de ses amis qu'il précédait de quelque pas, lorsque soudain ce dernier tomba et la détente de son fusil ayant été pressée par la secousse, le chien s'abattit sur la capsule, le coup partit, et la charge entière alla se loger dans les reins de M. Dufresne.

L'infortuné succomba quatorze heures après, malgré tous les soins qui lui ont été prodigués.

Un respectable cultivateur de la paroisse de Maskinongé, M. Grégoire Lincour, a trouvé la mort dans la nuit de dimanche.

Les passagers de Maskinongé étaient à bord du petit vapeur qui porte ce nom, attendant l'arrivée du *Trois-Rivières*, lorsque vers deux heures du matin plusieurs d'entre eux furent réveillés par des cris déchirants qui ne durèrent que quelques secondes, mais pensant qu'ils partaient de terre, ils n'en firent aucun cas.

Toutefois le matin, à l'arrivée du *Trois-Rivières*, on découvrit sur la glace un bonnet de fourrure qui fut reconnu par un voyageur comme appartenant à M. Lincour, et rapprochant

cette circonstance des cris entendus dans la nuit, on commença à craindre qu'il ne se fut noyé. Immédiatement une embarcation fut mise à l'eau et peu après un batelier nommé Jos. Ross, ramenait au bout de sa gaffe le cadavre de l'infortuné.

On pense que le malheureux Lincour, aura glissé en voulant s'approcher du bord.

Le défunt laisse une femme et plusieurs enfants; il n'était âgé que de vingt-six ans.

La neige a fait encore son apparition à Rimouski dimanche dans la nuit, et cette fois est bien disposée à résister aux derniers efforts d'un soleil qui nous laisse.

Depuis dimanche dernier les voitures d'hiver ont pris la place de celles d'été, et les glaces commencent à s'amasser entre Rimouski et l'île St. Barnabé, ancien domaine du vicil Ernite.

Mardi soir, comme l'omnibus urbain no. 6 passait en face du no. 993, rue Ste. Catherine, une détonation se fit entendre et une balle vint frapper l'arrière de la voiture. Aucun des passagers n'a été blessé.

Le détective Arcand s'occupe activement de cette affaire.

Vers deux heures et demie, dans l'après-midi de lundi dernier, une tempête sans précédent s'est élevée sur Kamouraska. Le vent soufflait du nord par bourrasques irrésistibles et un épais brouillard de neige obscurcissait le ciel.

Plusieurs goélettes ont chassé sur leurs ancres et ont été lancées à la côte. Une, entr'autres, chargée d'avoine, en consignment pour M. Price, de Chicoutimi, a sombré du coup. Une autre, appartenant à M. Dessaint, a été traînée à terre et dépouillée de sa cargaison.

Un cultivateur de la Beauce, amateur de la belle nature, vint à Québec, l'autre jour, pour transiger quelques affaires. Il eut l'idée de contenter son goût pour les beaux points de vue, et, après avoir visité la place Durham, le jardin public et autres places, il se dirigea vers les plaines d'Abraham, pour y admirer le beau site et le monument de Wolfe. Il y rencontra deux personnes qui se trouvaient là pour un tout autre motif. C'étaient une femme et un homme, Margaret Doherty et Malloy, deux habitués des Plaines. Ils rodèrent quelques instants autour de lui et s'approchèrent assez près pour lui escamoter une somme de \$70 en billets de banque. Il informa sans délai la police de sa mésaventure, et un mandat d'arrestation fut immédiatement lancé. L'agent de police Bolger arrêta bientôt les deux filous qu'il conduisit au poste no. 1.

UN MARIAGE DANS LES NUES.—Nous lisons dans le *Courier* de San Francisco:

Il est bien dans les nues, ce mariage-là, ou plutôt dans les brouillards de la mer!

Si jamais farce a été jouée, c'est bien celle-là, et le badaud parisien a été certes bien dépassé par le badaud San-Franciscain.

Le professeur Lay, habile aéronaute qui, depuis qu'il est ici, n'a pas réussi à faire une ascension complète, annonce, à grands renforts de trompettes, que le dimanche 2 novembre, il ira se marier dans les nuages, avec la demoiselle Smith, et pour ce il invite un juge de paix pour célébrer la cérémonie, et toute la population de San Francisco pour payer les frais.

La chose était tellement invraisemblable que tout le monde s'y est laissé prendre.

Dimanche donc, une foule considérable, faisant honneur à l'invitation qui lui avait été gracieusement adressée, se pressait à Steven's City Gardens.

C'était le vieux ballon avec lequel les reporters du *Call* et du *Chronicle*, avaient pris un bain de mer par trop prolongé, qui devait servir à la célébration de la cérémonie nuptiale. L'eau salée dont il avait été imbibé le rendait complètement incapable de soutenir les passagers, ce que savaient parfaitement M. Lay et M. Stevens. Cependant on arriva à le gonfler, mais, par un hasard extraordinaire, nous dirons même providentiel, au moment où tout semblait prêt pour l'ascension, le ballon a trouvé plus simple de brûler la politesse à ses passagers, et il s'est élevé majestueusement dans les airs. Longtemps il a plané sur San Francisco, puis il est devenu un point presque imperceptible dans l'azur. A quatre heures et demie, on le voyait à Vallejo; à cinq heures et demie, il était très-bas dans la direction de Petaluma Creek; mais on suppose qu'il sera tombé dans la baie de San Francisco.

De tout cela, quelle est la conclusion? C'est que M. Stevens, propriétaire de City Gardens, et M. Lay ont encaissé une bonne somme. Mais c'est le public qui n'était pas content!

HORRIBLE TRAGEDIE.—St. Jean était, dimanche dernier, le théâtre d'une tragédie sans précédent dans les annales du crime en cette province. Deux étrangers, un homme et une femme, arrivés des Etats-Unis par les chars de samedi et qui avaient pris leurs quartiers au Barnes-Hotel, passaient sur la rue Queen vers quatre heures et demie de l'après-midi, dirigeant leurs pas vers la rue Prince William.

Leur apparence ne trahissait rien d'extraordinaire et personne ne porta plus d'attention à leurs mouvements, qu'on n'en porte ordinairement aux promeneurs du dimanche après-midi. Ce qui se passa entre eux dans leur promenade bras dessus bras dessous, on ne le saura probablement jamais, mais les faits que nous allons exposer indiquent clairement que l'homme roulait dans son esprit des projets horribles. Le couple venait de passer la rue Germain, et se dirigeait, comme nous le disons plus haut, vers la rue Prince William, par la rue Queen, quand, sans avoir en apparence prévenu sa compagne de son intention, l'homme s'éloigna de quelques pas, tira un pistolet de sa poche et se tournant du côté de celle dont il venait de se séparer, lâcha délibérément la détente de son arme.

Atteinte au côté droit de la tête à un pouce en arrière de l'oreille, la femme tomba inanimée sur le pavé. Le meurtrier tourna l'arme sur sa propre personne et tira un coup qui alla se loger dans son sein gauche, et l'étendit par terre à quelque huit pieds de sa victime. La rue était déserte, personne ne se trouvait là pour lui arracher l'arme des mains et empêcher le renouvellement de la tentative de suicide.

Deux hommes qui avaient vu de leurs fenêtres ce qui venait de se passer, arrivèrent sur les lieux et trouvèrent le meurtrier et suicidé à la fois encore vivant mais en apparence à son agonie. S'étant procuré une voiture, ils le conduisirent à l'hôpital tandis que le cadavre de la femme était transporté à la "maison des morts".

En faisant l'examen des effets des deux personnes, on découvrit que c'était John Nicholas Doyle, et Mary Jane, sa femme; qu'ils étaient de la Rivière John, à la nouvelle-Ecosse, où ils al-